



ANDRÉ MARTEL

***La Chanson
de la chair***

Poème en 3 chants

Préfacé par
GASTON PICARD

ÉDITIONS DE L'OLIVIER
2, Rue de l'Ordonnance
TOULON

Préface

— « *Avons-nous besoin d'un nouveau Malherbe?* »
demandait un enquêteur, lors du troisième centenaire du
poète.

— « *Non!* » *s'écriaient les écrivains consultés.*
Et un chroniqueur, analysant les réponses que la Re-
vue Mondiale avait publiées, concluait:
« Soit. Puisque c'est comme cela, Malherbe ne re-
viendra pas. »

...Cependant je recevais une lettre signée d'un nom
de femme. « Monsieur, m'écrivait en substance ma corres-
pondante, je n'appartiens pas au monde littéraire, mais
laissez-moi vous indiquer que le nouveau Malherbe existe.
C'est M. André Martel, à Toulon. Pour vous en convaincre,
je vous envoie le livre de vers que j'ai de lui et que je vous

prie de me retourner, car je tiens beaucoup à mon exemplaire. »

J'attendis, dirai-je avec plus d'inquiétude que d'impatience, le livre que cette amie zélée d'un poète ne craignait pas de prêter à un critique, pas même, un informateur par métier enclin surtout à perdre ce mille et unième ouvrage de l'année dans le flot toujours plus mouvant des ouvrages nouveaux.

Mais l'envoi respirait quelque chose de touchant, c'était mieux que le service de presse, tellement banal à la fin, et je sortis, presque avec tendresse, de son nid de papiers et de rubans, La Chanson du Verbe, par André Martel.

Ma foi un détail annonçait qu'il n'y avait pas lieu de rire. Le plus grave — dans le civil, le plus souriant — de nos jeunes critiques, mon ami André Thérive, avait préfacé La Chanson du Verbe. Sans doute André Thérive ne criait pas au nouveau Malherbe, mais ce qu'il écrivait de l'auteur et de son œuvre consacrée à une sorte de glorification de la Grammaire et de ses lois — trop souvent violées — laissait supposer que fort raisonnablement il m'était permis de saluer en M. André Martel, selon le vœu de la dame de Toulon, comme le petit neveu du poète des Stances à du Périer.

Ce petit neveu, apparaît non moins dans l'ouvrage

que j'ai l'honneur de préfacier aujourd'hui, La Chanson de la Chair. Pourquoi je le préface?

Je ne pensais plus à ma correspondante — bien entendu, je lui avais retourné l'exemplaire — lorsqu'une seconde lettre me parvint, signée d'André Martel celle-là, et qui précédait un manuscrit. Le nouveau Malherbe était sur les dents; sa Muse de Provence lui avait révélé qu'elle le donnait pour le digne successeur de Malherbe, et l'infortuné me spécifiait:

« Je l'ai grondée; car me comparer à un Malherbe moderne, c'est aller un peu fort. Mais ce que j'ai désiré et ce que je désire encore, c'est de pouvoir ramener la poésie dans les vrais chemins de la poésie française: la clarté, l'ordre, la simplicité, la concision. »

Une au moins de ces épithètes me faisait craindre pour le poète. La clarté, hélas! ce beau mot-là tous les médiocres, tous les mauvais rimeurs le revendiquent lorsqu'ils prétendent à quelque génie. En face d'une obscurité facile — quand ce n'est pas par opposition à un certain hermétisme, dont un Mallarmé notamment a tiré les plus heureux effets — ils dressent le laisser-aller de leur clarté, une pauvre clarté, à la pleine lumière de laquelle le néant de leur inspiration et de leur art se manifeste d'autant plus éclatant.

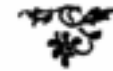
Je me hâte d'ajouter que la clarté de M. André Martel est beaucoup plus proche du divin Stéphane que de tel

poète — le premier par ordre alphabétique, disait-on — son compatriote de Toulon. Proche aussi de la clarté particulière à Malherbe, pourquoi pas? et ici rappelons-nous que parlant de Malherbe on a pu remarquer une parenté spirituelle entre le vieux poète et l'art de M. Paul Valéry. Mais c'est déjà prononcer trop de noms. J'ose dire que M. André Martel, s'il doit à quelqu'un, c'est à lui-même. Vous n'hésitez pas à admirer dans La Chanson de la Chair cette particularité si rare du talent: l'accent personnel. Sans s'écarter de ces chemins de notre tradition qui sont de son domaine, M. André Martel fait œuvre de créateur lorsqu'il écrit par exemple les Variations sur une dent. Un créateur qui ne veut pas se départir d'une discipline, — et M. André Martel rejoint le père de toutes choses; il a ses raisons de faire un enjambement, ou d'employer l'allitération, ou d'utiliser un vers sans rime, ou d'omettre plusieurs virgules là où l'usage courant les demandait, « non pas, m'écrit-il, pour le plaisir de se montrer acrobate, bon flûtiste ou révolté, mais parce qu'il faut que ce soit ainsi d'après la raison logique du poème qu'il compose, de l'idée qu'il développe, de l'image ou de l'effet sonore qui contribuent à renforcer l'impression qu'il cherche à donner. » Ainsi a fait Dieu qui enfantant l'Univers assigna leur place aux astres, aux hommes et aux bêtes non par fantaisie mais en fonction d'une logique dont dépendait l'avenir du monde. C'est

peut-être pourquoi les poèmes de M. André Martel ont quelque chose de sacré. L'âme a sa part dans La Chanson de la Chair.

Un enquêteur, un jour, demandera peut-être: « Avons-nous besoin d'un nouvel André Martel? » Ce sera là preuve que M. André Martel occupe une place haute dans l'histoire des poètes et de la poésie. Cette place, je la lui souhaite; les rythmes, les cadences, l'esprit et le verbe de La Chanson de la Chair pourraient bien faire qu'il l'obtienne.

Gaston PICARD.



CHANT PREMIER

LES VISIBLES



Doigts

Pouce

Outil que l'idée accompagne,
Main qui s'élançe, doigts ouverts;
O toile magique d'aragne
Où vient se prendre l'univers!

Index

Regard fixe, sans peur ni doute;
Main tendue, index en blason;
Signe vivant, montrant la route
Vers le ciel ou vers l'horizon.

Majeur

Sous le gant ou sous la mitaine,
Majeur d'un frisson agité;
Pôle des sens, fébrile antenne
Au seuil de la réalité.

Annulaire

Doux messenger que le cœur mène,
O main qui s'ouvre à l'être cher !
Fleur au bout d'une tige humaine,
Étoile aux cinq branches de chair.

Minuscule

O main, groupe qui ne défaille
Du doigt fort au doigt maigrelet:
L'appui de la plus humble maille
Fait la puissance du filet.

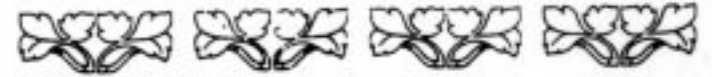
10 Juillet 1926.



Chair d'amour

Cercles illuminés des bras aux doigts scellés,
Silencieux appels des yeux, cœurs jumelés
Plus vibrants que la barbe en virgule des chèvres;
Chair d'amour qu'on mesure à la longueur des lèvres,
Si consolante à ceux que le sort fait souffrir,
Au charme de piller joignez celui d'offrir;
Et bercez les pauvres mannequins que nous sommes
Femmes, hommes qu'assomme un tas de vieux fantômes :
La haine, ce canif armé par les deux bouts,
Les idéaux qu'on voit capoter dans des trous,

La politique et ses grands moulins à parlote;
L'ambition qui tient toujours la lune haute...
Dans la salle à manger, sur la nappe d'azur,
Chérie, oh! l'univers ne vaut pas à coup sûr
Cette poire dorée où nous mordons ensemble,
Quand l'heure cristalline à la pendule tremble.



Variations sur une dent

1er Septembre 1926.

O dent! cher petit os aux blancheurs de lessives;
Tour d'ivoire enchassée au corail des gencives;
Toi qui, dans mon sourire, avec de fins égards,
Ajoute ton éclair à ceux de mes regards;
Je voudrais que pour toi les Muses soient orfèvres,
Petit poignard caché sous le velours des lèvres.

Parce que tu n'es plus en ta prime jeunesse,
Tu redoutes de l'air l'enjoleuse caresse!
Tu crains l'ardent moka pris à l'ombre du mail,
Parce qu'un petit point a terni ton émail!
Tu t'irrites même en croquant une praline!
Inquiète est souvent la beauté qui décline.

Dent qu'on dirait plantée au seuil d'un pain de beurre,
Lentes en chaque nuit coulent mes blanches heures.
Si petit à petit le temps te décatit,
Féroce est ton humeur, rage en pizzicati
Qui sur mes nerfs tendus atrocement se joue;
O dent! vilaine dent qui fais enfler ma joue!

On ne pardonne pas au seuil des guillotines.
Les regrets trop tardifs sont notes argentines,
Disant en vain leur peine aux plus tendres roseaux,
Sans pouvoir détourner le cours fatal des eaux...
Dent qui vas me quitter, adieu!... Déjà tu grinces!
Ha! l'homme aux doigts d'acier te saisit dans ses pinces!

Dent gardée au secret d'une boîte discrète,
Toi qui m'as fait souffrir pourtant je te regrette.
Quand tu naquis j'avais un nez rose de chat,
Ma mère de son doigt tendrement te toucha ;
Bien plus tard, combien de beaux jours, blanche canine,
O toi qui dus frémir aux baisers de ma Nine!

J'ai voulu te revoir encore, o dent cachée!
Dans mes tiroirs profonds en vain je t'ai cherchée;
Où donc es-tu partie? Où donc? Quels flots méchants
Mêlent tes blancs débris à l'argile des champs?
Qui sait dans quel chemin ta poussière volète,
Premier fragment perdu de mon futur squelette?

22 Juillet 1928.



Détails

Oreilles, ourlets de soierie
D'où deux pierres d'orfèvrerie
Pendent.

Nez si gentiment minaudé
Qu'un tout petit mouchoir brodé
Cache.

Piquants au bouquet de Chloris,
Cils noirs qui sur les lacs iris,
Pointent.

Sur ta joue, ô fossette pour
Charmer! où tout rose l'amour
Rêve.

Mouche, au seuil du buste profond,
Vers toi, combien de regards font
Mouche!

Moulés au creux des mains, fruits lourds,
Blancs chéris qui, lorsque tu cours,
Sautent.

25 Août 1926.



Muscles

Beaux muscles en relief puissant au teint de cuivre!
Chair du travail, parfois un destin noir veut suivre
Vos mouvements. L'outil aime le sang qui sort.
Méfiez-vous! La machine a des dents et mord
Un doigt le bras le flanc... Parfois l'échafaudage
Croule, on ne peut se suspendre au nuage.
Dans un chantier un bloc descend. Certains essieux
Cassent. L'étincelle est jalouse de nos yeux.
Le chêne en tombant fait souvent qu'un corps se plisse.
Près de la cuve où bout un métal, parfois glisse
Un pied, quand juin assomme un piocheur en plein champ...
Combien le paresseux doit se trouver méchant!

2 Septembre 1926.



Épitaphe

Corail, nacre, émeraude; oh ! chair de jeune fille :
La mort est une pie et saisit ce qui brille.

3 Septembre 1926.



Le noir greffier

Visage de l'enfant, si frêle page blanche
Où le temps, noir greffier, n'a pas encore écrit !
Bientôt le noir greffier, impassible, se penche;
Et tandis que sa plume avance au manuscrit,
Il note chaque fait à toute heure qui passe :
Le grand rire explosif et le souci vorace,
Les vices dont la vrille en angle obtus descend,
La vertu blanche et la passion rouge sang,
Romans d'amours éteints, voyages, destinées...
Aussi, ligne après ligne ainsi que pas à pas,
On peut suivre au visage une suite d'années;
Car le greffier surcharge et ne rature pas.

Ennuyé d'enlacer toujours son gribouillage,
Le vieux scribe sur chair met un point, le dernier.
Mais, voyant chaque fois que très laide est la page,
Il l'arrache, la froisse et la jette au panier.

31 Août 1928.

CHANT DEUXIÈME

LES CACHÉS



Contre
l'estomac

Estomac terne
Voleur flagrant !
Ça se comprend:
Caverne!

Faux! il s'amuse
A gargouiller;
Sans cornouiller,
Ho ! cornemuse !

Page manquante

Page manquante

Mon docteur, l'autre jour, a vu ta silhouette
Courte, sur un écran tout blanc où se projette
Un rayon très subtil: mais je n'ai pu te voir,
Inlassable reclus heurtant son cachot noir.
Et je tremble en pensant — le destin parfois triche —
Qu'un tout petit caillot de sang comme un pois chiche
Peut t'arrêter.

27 Août 1926.

Éloge
du poumon

Si chaque organe avait ton désir exemplaire,
O poumon qu'un peu d'air suffit à satisfaire !

30 Août 1926



Fièvre

Quarante et un ! succès subtil
De ma flamme partout cachée:
Je brûle tout à coup le fil
Qui tient l'âme aux chairs attachée
Et je laisse le corps tout seul.

31 Août 1926.



Squelette

Orbite

Chaton d'où l'orient en double feu déferle,
Demain écrin brisé qui a perdu sa perle.

Os nasal

Nez camard qui, dans chaque nez vivant, présage
De ceux qui ne sont plus l'universel visage.

Vertèbres

Faux pas de vis — trop long et torte en salamandre —
Dont la tête d'écrou ne peut jamais descendre.

Côte

Côte d'une autre côte un peu plus bas suivie,
Barreau de cette cage à cet oiseau: la vie.

Tibia

D'un jeu de construction colonne, aujourd'hui droite,
Qu'un joueur las, demain, laissera dans sa boîte.

12 Août 1928.

CHANT TROISIÈME

LES MYSTÉRIEUX



Pouls

Pouls, tu rythmais les bonds de mon sang qui circule,
Au souffle de mon sein qui s'avance et recule,
Et partout dans les chairs où frémit la cellule.

Est-ce amour qui, triste, retarde, dans mes veines,
Ta mesure qui compte, sans cesse, mes peines,
De revivre, disparues, des heures sereines?

Est-ce haine? A coups sourds frappe ma tempe et brise
Ton rythme, comme ces bleus marteaux que grise
D'abattre un bronze consacrant une traîtrise.

Ah! si ton cours, lorsque des soirs verse l'amphore,
S'alanguissait pour le sommeil où peut éclore
La fleur des rêves qu'on croit réelle jusqu'à l'aurore!

10 Août 1926.

Chair de la mort

Faces que le prestige imposantes dressait,
Corps féminin où follement l'homme unissait
Les trésors de Cérès aux charmes de Pomone;
Belle chair! que la mort vienne, on vous abandonne
Au creuset souverain qui mêle sans façon
Des bouts de crâne aux débris creux du limaçon,
Pour en former, pétris d'une essence pareille,
La pointe d'une feuille ou le bout d'une oreille.
Oh ! pourquoi vous fâcher de cela, yeux charmants?
Leur venue en nos corps grandit les éléments,
Et dans l'humilité des chairs disséminées,
Leur fuite en l'univers étend nos destinées.
Tant pis pour l'amour-propre aux piquants de cactus!
Un peu d'orgueil en moins c'est du bonheur en plus.

Ne le regrettons pas, si tout homme qui veille
Est moins distant des monts et plus près de l'abeille;
Et si, quand mai descend sur le tilleul ami
Au seuil du jardin bleu sous l'étoile endormi,
Nos âmes, ma chérie, en notre chair encloses
Sentent mieux frissonner l'âme obscure des choses.

2 Septembre 1926.



A André Fontainas.

Hymne au corps

Corps méprisé de tout orgueilleux florilège,
Du seuil de ma naissance au bord de mon trépas,
Égaré dans ce coin d'univers, que serai-je
Mon corps, si je ne t'avais pas?

Corps dévoué, vestale aux lampes asservie;
Quand mon âme poursuit quelque vague dessein,
Tu veilles; et par toi la flamme de la vie
Brûle sans cesse dans mon sein.

L'on te dit douloureux et l'on te dit vulgaire,
O quittance de chair d'un obscur quémandeur !
Qu'importe ! si du plus profond de ta misère
S'élève plus haut ta grandeur.

Corps dominant la terre où la bête s'abaisse,
Arbre libre où ta vie en sève rouge bout,
Qui parallèlement à l'horizon se dresse,
Contre la pesanteur debout.

Corps insondable ainsi qu'un ciel où l'astre brûle,
Toi qui, sous l'infini de l'esprit bondissant,
Place vertigineux au bas de ta cellule
Un autre infini qui descend.

Corps prévoyant, contre la brute aux heurts sans trêve,
Tu clôtures un cœur avec de rudes bords:
Au temple de l'amour que la matière élève,
Il faut de puissants contreforts.

Merveille de physique et d'alchimie intime
D'où les organes forts et graves sont issus
Chantier mystérieux qui bruit et s'anime
Dans l'immensité des tissus.

O corps armé de nerfs liés à la chair rose !
Tout mouvement de l'univers en toi s'inscrit;
Par les sens butineurs, ô ruche qui compose
Le miel dont l'âme se nourrit.

A d'invisibles doigts tu présentes la lyre,
Des passions ta chair prend les âpres couleurs,
Corps qui sais composer le cristal du sourire
Et les perles tièdes des pleurs.

O forme féminine à l'adorable ligne!
O mâle architecture et d'un si fier sculpté
Que le marbre immortel, dont la blancheur est digne,
A voulu saisir ta beauté !

Et plus haut que le cœur, au-dessus de la bouche,
Tu places le cerveau lourd à ton sommet, corps !
Afin que la pensée, aile que l'azur touche,
Puisse mieux prendre son essor.

31 Août 1926.